

«Les filles surdouées cachent leur différence»

Même parmi les hauts potentiels, les filles ne sont pas logées à la même enseigne que les garçons. Moins valorisées, elles adoptent un comportement plus timoré que leurs pairs. C'est ce que révèle Doris Perrodin-Carlen dans son ouvrage «Et si elle était surdouée?».



PHOTO: DAVID PRÉTRETRE/STRATES

Pour Doris Perrodin-Carlen, les surdouées souffrent de sexisme.

FEMINA: Vous avez été surprise par la faible représentation des filles surdouées dans les classes que vous avez observées. Seraient-elles moins géniales que les garçons?

Doris Perrodin-Carlen:

Non, pas du tout. Cette différence s'explique aisément. Officiellement, dans le canton de Vaud, il y a 30% de filles détectées contre 70% de garçons. En Valais, on compte 3 filles sur 28 enfants. Or, plusieurs recherches montrent qu'il y a autant de filles que de garçons à haut potentiel. Mais les stéréotypes sexuels, véhiculés même dans les ouvrages spécialisés, restent très forts. Il faut le répéter: la surdouance n'a rien à voir avec le sexe, ni avec le milieu socioculturel.

Comment alors expliquer cette sous-représentation des filles?

Si elles ont un frère dont on soupçonne la surdouance, on va les tester par souci de justice. Les parents disent: «Elle va bien, elle travaille bien à l'école.» Parce qu'un garçon surdoué a tendance à se manifester, à se montrer agressif. La fille va plutôt intérioriser, se replier sur elle-même et se fondre dans le moule.

ACCOUCHEUSE DE TALENTS

D'origine bâloise, Doris Perrodin-Carlen débute comme enseignante primaire en Suisse alémanique avant de suivre la formation ECHA (Conseil européen pour la surdouance). En septembre 2005, elle est mandatée par le Département de l'éducation, de la culture et du sport du Bas-Valais pour repérer les enfants et les adolescents à haut potentiel. Sa tâche? Aider les enfants à accepter leur différence et leur conseiller plusieurs pistes professionnelles. Son travail de diplôme, Et si elle était surdouée?, vient de paraître aux Editions du Centre suisse de pédagogie spécialisée (CSPS) de Lucerne. Doris Perrodin-Carlen est mariée et mère de trois filles.

Ce que l'on appelle «hyperadaptabilité».

Les filles s'adaptent au point d'inhiber leur potentiel. Je me souviens d'une petite de 1re primaire qui apprenait à épeler avec son professeur. Elle m'a ensuite raconté qu'à la maison, elle dévorait les livres de la Bibliothèque rose! Les enseignants ont l'impression que ces filles vont bien, puisqu'elles travaillent bien et n'ont pas l'air de s'ennuyer.

Vous n'hésitez pas à parler d'«anorexie intellectuelle».

Parce qu'elles se laissent crever de faim! Certaines s'autosabordent, font des fautes exprès. Et plus elles grandissent, plus elles cachent leur différence. A l'adolescence, elles vont être encore moins faciles à identifier, car elles ont tendance à nier ce qu'elles sont de peur d'être rejetées. Par manque de modèles féminins forts, elles développent une mauvaise estime d'elles-mêmes, et vont attribuer leurs échecs à un manque de capacités.

Que faut-il faire alors?

Etre plus vigilant. Plus on identifie rapidement les filles, soit à partir de 4 ans, plus elles

pourront se développer et exploiter leur potentiel. Cette identification précoce a un effet préventif. Elle leur permet d'accepter cette différence tant que la soif d'apprendre n'est pas étouffée par leur environnement. Actuellement, il y a plus de filles qui souffrent qu'on ne le pense.

Ce manque de reconnaissance est-il une perte pour la société?

Oui, énorme mais pas fatale. Souvent, en faisant faire des tests à leurs filles, des mères se rendent compte qu'elles-mêmes sont surdouées. Cela peut raviver une souffrance ancienne, mais rien n'est perdu. Des potentiels exceptionnels peuvent se réaliser très tard: c'est ce que la professeure Sally Morgan Reis appelle aux Etats-Unis les *late bloomers*.

Quels conseils donneriez-vous aux parents et aux enseignants?

De faire confiance à leur intuition. D'échanger leurs observations et de réagir à des changements importants de comportement chez les petites filles scolarisées. Et de leur apporter autant d'attention qu'aux garçons.

Propos recueillis
par Albertine Bourget